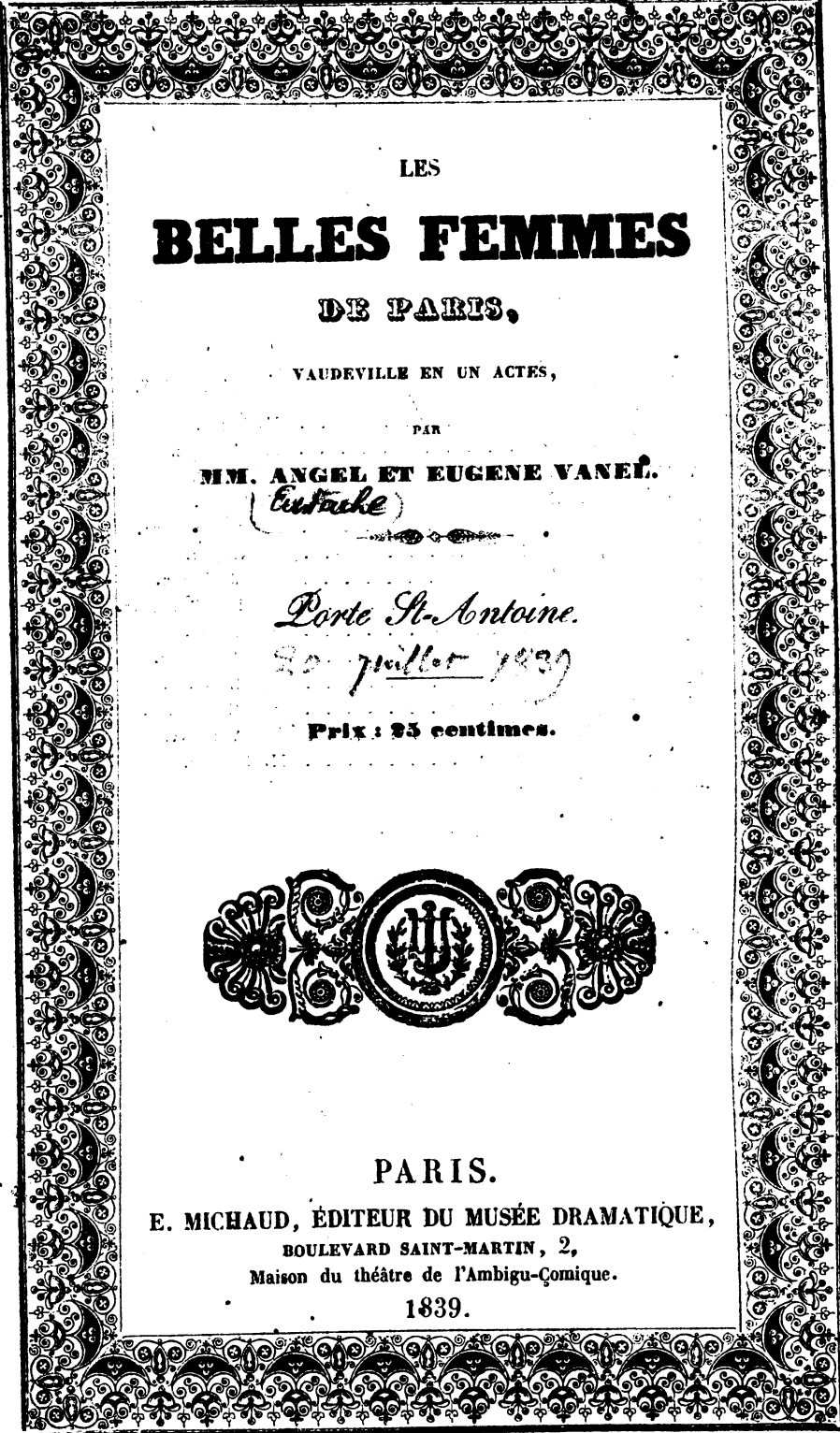


4° P. o. gall. 204 F

00:80



LES

BELLES FEMMES

DE PARIS,

VAUDEVILLE EN UN ACTES,

PAR

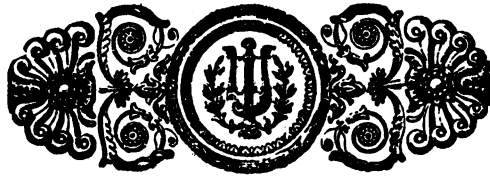
MM. ANGEL ET EUGENE VANEL.

(Extrait)

Porte St. Antoine.

20 juillet 1839

Prix : 25 centimes.



PARIS.

E. MICHAUD, ÉDITEUR DU MUSÉE DRAMATIQUE,

BOULEVARD SAINT-MARTIN, 2,

Maison du théâtre de l'Ambigu-Comique.

1839.

\$

b

PERSONNAGES.

ACTEURS.

| | | |
|-------------------------------------------|----------------------|------------------------------|
| BOUCLÉ, ancien distillateur | | M. ÉMILE. |
| CYDALISE, sa femme. | | M ^{me} LUDOVIC. |
| ANAIS, leur fille. | | M ^{lle} ROGER. |
| ADRIEN VERNEUH, homme de lettres. | | M. DUVAL. |
| FRANCESCA, { | | M ^{me} BOISGONTIER. |
| LÉONTINE, { | Modistes. | RONDI. |
| ZOÉ, { | | JOSÉPHINE. |
| NINA, { | | ÉLISA BEAUMONT. |
| FÉLICIE, { | Couturières. | MARIE. |
| AIMÉE, { | | AUGUSTINE. |
| FLORA, { | | LÉONTINE. |
| ROSALIE, { | Fleuristes. | CLÉMENTINE. |
| MARGUERITE, { | | ANGÉLINA. |
| BISTO, garçon de bureau. | | M. JOUANNE. |
| DEUX AUTRES GARÇONS. | | |



Bayerische
Staatsbibliothek
München

LES BELLES FEMMES DE PARIS,

VAUDEVILLE EN UN ACTE,

PAR

MM. ANGEL ET EUGÈNE VANEL,

REPRÉSENTÉ, POUR LA PREMIÈRE FOIS, A PARIS, SUR LE THÉÂTRE DE LA FORTE-ST-ANTOINE, LE 20 JUILLET 1839.

La scène se passe à Paris.

Le théâtre représente un salon servant d'intérieur de publication littéraire.

SCÈNE PREMIÈRE.

ADRIEN, *écrivain*, BISTO, GARÇONS DE BUREAU.

BISTO, GARÇONS.

AIR des Trois Sœurs.

Attendons avec patience
Du patron les ordres précis ;
Puis, dignes de sa confiance,
Parcourons sans humeur Paris.

ADRIEN, *se levant*. Dumont, vous porterez cette esquisse au lithographe... Vous, Guichard, cette épreuve au dessinateur... Quant à toi, Bisto, voici de la copie pour l'imprimerie. Allez, mes amis, allez vite.

BISTO, GARÇONS.

Remplissons avec diligence
Du patron les ordres précis ;
Oui, dignes de sa confiance,
Parcourons sans humeur Paris.

SCÈNE II.

ADRIEN, *seul*.

Tudieu, quel tourment!.. quel casse-tête... mais ne nous plaignons pas trop... Ecrivain novice, je ne savais, à mon entrée dans la carrière, à quelle porte frapper... Pour ne pas végéter, il me fallait, par l'encombrement qui existe, une de ces idées puissantes, originales, qui enlèvent tous les suffrages... Je cherchai longtemps, quand tout-à-coup s'offrit à moi le trésor si ardemment désiré... *Les Belles Femmes de Paris!*.. Peindre la beauté parisienne, n'importe dans quelle classe, quelle position de

fortune le hasard l'a placée; décrire ces êtres qui, par leurs traits gracieux, leurs manières séduisantes, nous font bénir l'existence, quelle précieuse tâche!..

AIR *D'une Fille d'Évc.*

A peine avais-je annoncé l'entreprise,
Que le succès l'entourait sans effort ;
Mais le contraire eût causé ma surprise :
Un tel essai ne pouvait avoir tort.
Tous ces portraits, modèles d'élégance,
Devaient trouver l'accueil le plus loyal,
Car la beauté, chacun le sait, en France
Est un sujet vraiment national ;
Oui, la beauté, chacun le sait, en France
Est un sujet vraiment national.

Mais je dois encore plus que la fortune et la célébrité à mon entreprise, une charmante fiancée, Anaïs, la fille de mon actionnaire... Anaïs!.. Le père est bien sujet à quelques manies, la mère tant soit peu ridicule avec sa jalousie surannée; mais, au fond, ce sont de si braves gens que chaque jour je m'applaudis d'avoir pu plaire à leur enfant... Mais, si je ne me trompe, ce léger bruit de pas... oui, oui, c'est elle.

SCÈNE III.

ADRIEN, ANAÏS.

ANAÏS, *se montrant avec précaution*. Oh ne vous dérange pas, M. Adrien?

ADRIEN, *courant au devant d'elle*. Vous, me déranger, oh! jamais.

ANAÏS. J'ai profité du moment où mes parents achèvent de déjeuner, pour venir vous rendre une petite visite.

ADRIEN. Que vous êtes aimable!..

ANAIS. Je me suis dit : puisqu'il ne vient pas seulement nous souhaiter le bonjour, il faut bien aller lui faire des reproches de sa conduite, et me voici prête à vous gronder... C'est très mal, monsieur!

ADRIEN. Anaïs, si vous saviez, je suis si occupé... J'ai passé encore une partie de la nuit.

ANAIS, avec malice. Au bal?

ADRIEN. Au travail, afin d'être plus libre aujourd'hui, car, vous vous le rappelez, c'est cet après-midi que nous devons signer notre contrat de mariage.

ANAIS. Hélas!

ADRIEN. Vous soupirez!.. regretteriez-vous de voir enfin s'accomplir nos projets?

ANAIS. J'ai peur de devenir jalouse... Oui, dans chacune de ces femmes que vous retracez avec tant de complaisance, je tremble de rencontrer une ancienne rivale, et, qui sait? peut-être une rivale future... Je ne suis pas si jolie qu'elles.

ADRIEN. Vous l'êtes dix fois davantage.

ANAIS. Pourquoi donc avoir repoussé ma demande de figurer parmi elles?... Malgré tout votre esprit, vous n'avez pas compris que c'était une épreuve que je tentais, car, au fond, je ne m'en souciais guères.

ADRIEN. Pourquoi, Anaïs?

AIR : Des devoirs de la chevalerie.

Mais ce serait, cédant à votre envie,
Me préparer le sort le plus affreux ;
En vous voyant si fraîche, si jolie,
Chacun de vous deviendrait amoureux.
Et bien à tort j'essaierais de me plaindre,
J'aurais moi-même allumé tous ces feux ;
Oh ! oui, j'aurais mille rivaux à craindre...
Un seul, hélas ! me rendrait malheureux.

ANAIS. Oh ! quand vous voulez, vous avez un art de présenter les choses... Vous auriez fait un excellent avocat.

ADRIEN. Je ferai encore un meilleur mari.

ANAIS. Dans le commencement, vous étiez d'une assiduité charmante... vous passiez chaque soirée auprès de nous... vous poussiez même le dévouement jusqu'à faire la partie de dominos de mon père... Ce sont là de ces services qu'on n'oublie pas... Tandis que maintenant Monsieur, accablé d'invitations, va dans le monde... dédaigne notre société...

ADRIEN. Ah ! si mon entreprise ne l'exigeait pas...

ANAIS. Toujours ce prétexte ! (*vivement*) Ah ! mon Dieu, la voix de mon père... Moi qui avais encore tant de reproches à vous faire.

ADRIEN. Tenez-vous prête pour aller chez le notaire.

ANAIS. Hum ! je ne suis pas encore bien décidée à devenir votre femme.

ADRIEN, gaiement. C'est égal, tenez-vous toujours prête.

ANAIS. Nous verrons... adieu, méchant.

ADRIEN. Au revoir, Anaïs.

SCÈNE IV.

ADRIEN, BOUCLÉ, CYDALISE.

BOUCLÉ, tenant une gravure à la main. C'est

d'un suave... d'un idéal... je me crois transporté dans les nuages.

CYDALISE. Eh ! monsieur, en aurez-vous bientôt fini avec votre admiration ridicule?... depuis le commencement du déjeuner, vous êtes en extase devant ce portrait.

ADRIEN. C'est celui de la dernière livraison... ah ! l'artiste s'est surpassé.

BOUCLÉ. Ce n'est pas une raison pour que monsieur se récrie ainsi... Il n'a même mangé que deux tartines, au lieu de trois qu'il consomme habituellement.

BOUCLÉ. Tu crois que j'ai oublié une tartine, ma chatte?... c'est possible, je n'étais plus du tout aux choses terrestres. Mais, rassure-toi, Cydalise, je n'ai plus vingt-cinq ans.

CYDALISE. A qui le dites-vous?

BOUCLÉ.

AIR du vaudeville de l'Intérieur d'une Étude.

Si, dans mon humeur vagabonde,
Des grâces profond amateur,
On me voit sourire à la ronde,
N'en sois pas jalouse, mon cœur.
En rien cela ne peut te nuire,
Il est si doux de suivre ta loi !
Ce qu'en détail ailleurs j'admire,
En gros je le trouve chez toi ;
Oui, c'en est détail ailleurs j'admire,
Je le trouve en masse chez toi.

CYDALISE. Ah ! quand je me rappelle qu'autrefois...

BOUCLÉ. Autrefois, j'étais distillateur, mon ange... j'ai même amassé une assez belle fortune dans cet état-là... Possédant beaucoup d'imagination, je m'étais adonné à une branche spéciale du métier, à la partie anacréontique... j'ai toujours eu un faible pour le genre voluptueux.

CYDALISE. Vous l'entendez, M. Adrien, le genre voluptueux.

BOUCLÉ. Platoniquement parlant... Je donnais dans le vapoureux... l'éthéré... C'est moi qui ai inventé la *Liqueur des Belles*... la *Crème des Oudalisques*... le *Nectar des Houris*... Te souviens-tu de mon nectar, bobonne ?

CYDALISE. Oh ! il y a si long-temps...

ADRIEN. Vous étiez d'une fécondité rare, M. Bouclé.

BOUCLÉ. Rare... dans mon ardeur j'aurais inventé le *Parfait Amour*, mais il existait déjà.

CYDALISE. C'est bien malheureux.

BOUCLÉ. Une fois retiré du commerce, j'éprouvais un vide... un malaise... Je ne savais plus à quoi employer mes capitaux... et mon imagination, quand le hasard nous mit en relations.

ADRIEN. Et vous devintes mon appui, mon actionnaire.

BOUCLÉ. Votre associé, si cela vous est égal. Depuis qu'un mauvais plaisant s'est permis de dire :

Semez de la graine de niais,
Il poussera des actionnaires.

J'ai pris ce dernier mot en grippe.

ADRIEN. Mon associé, soit.

BOUCLÉ. Oui, votre publication des *Belles Femmes de Paris* me plut dès le principe... Toutes ces jolies figures, ces têtes superbes

m'enlevaient... Je me reconnais... A propos, les abonnés donnent-ils toujours ferme ?

ADRIEN. Toujours; depuis hier nous sommes à trois mille.

BOUCLÉ. Trois mille ! dis donc, Cydalise, nous sommes à trois mille.

CYDALISE. J'ai bien entendu. Mais vous êtes là à vous occuper de futilités, tandis que vous devriez être déjà revenu de chez le notaire.

ADRIEN. Ah ! oui, vous savez, M. Bouclé, pour la rédaction du contrat; autrement, nous attendrions encore tantôt.

BOUCLÉ, se disposant à partir. C'est juste, je n'y pensais plus. (*A sa femme.*) Voyons, faisons la paix, une autre fois je mangerai mes trois tartines.

CYDALISE. Et vous ne vous extasiez plus devant toutes vos *Belles Femmes* ?

BOUCLÉ. Non, tigresse... (*A part.*) Quand elle sera là. (*Haut.*) Tu me croiras si tu veux, ma Cydalise, mais il y a du sang africain dans tes veines... du sang de Bédouine.

Air de Renaudin de Caen.

Vous quittant un moment, je pars
Rendre visite au cher notaire,
Afin qu'un lien si prospère
Ne rencontre plus de retard.

CYDALISÉ.

Surtout, sous prétexte d'étude,
Ne vous arrêtez pas en chemin,
Selon votre digne habitude,
Vis-à-vis chaque magasin.

ENSEMBLE.

BOUCLÉ.

Vous quittant un moment, je pars, etc.

CYDALISE et ADRIEN.

Nous quittant un moment, il part
Rendre visite au cher notaire,
Afin qu'un lien si prospère
Ne rencontre plus de retard.

SCÈNE V.

ADRIEN, CYDALISE.

CYDALISE. Enfin, le voilà parti; il a eu bien de la peine... Je ne sais vraiment pas ce qu'il trouve de si merveilleux dans ces figures-là ?

ADRIEN. A mon tour, madame, je vous demanderai grâce pour elles.

CYDALISE. Des traits sans éclat, sans dignité... en un mot, de véritables traits de grisettes.

Prenant successivement les portraits.

Air: On dit que je suis sans malice

Cette femme serait comtesse !
Et celle-ci serait duchesse !
En vain pour séduire les chalands,
On prodigua les ornements.
Vous ne rehaussez pas leur mine.
Dessin charmant, papier de Chine...
Ah ! franchement, plus d'un minois
Comm' le papier semble chinois.

ADRIEN. Heureusement que ces dames ne sont pas là pour vous entendre.

CYDALISE. Et puis, comment peut-il se trouver des personnes assez hardies pour se donner ainsi en spectacle ?

ADRIEN. Permettez-moi, madame...

CYDALISE, poursuivant. C'est braver toutes les lois de la modestie, sortir de la réserve que les convenances imposent à notre sexe.

ADRIEN. Voulez-vous bien...

CYDALISE, s'animant de plus en plus. Car, enfin, on pose à toutes les vitres, on fait partie de tous les étalages, et le premier venu... un conducteur d'omnibus... un marchand de peaux de lapins... a le droit de vous marchander... que dis-je ? de vous acheter pour quarante centimes... pour huit sous... c'est honteux, c'est révoltant.

ADRIEN. Quand vous m'aurez permis de...

CYDALISE. Ah ! si au lieu de visages insignifiants, vos dessins offraient des physionomies nobles, sévères, on le comprendrait encore, on l'excuserait, parce qu'à leur vue la foule serait saisie de respect, d'admiration... Voilà les figures qu'il vous faudrait, M. Adrien... des figures majestueuses, imposantes.

ADRIEN. Oui, mais où en rencontrer ?

CYDALISE. Ah ! si vous allez toujours prendre vos modèles parmi des écolières !... C'est seulement chez les femmes qui ont passé cette époque que l'on est convenu d'appeler la première jeunesse, que vous trouverez tout l'éclat et toute la maturité convenables.

ADRIEN. J'ai beau chercher dans le cercle de nos connaissances, et si vous vouliez bien m'indiquer...

CYDALISE, minaudant. Oh ! ce n'est pas à moi qu'il appartient...

ADRIEN. Je ne vois pas du tout...

CYDALISE. Parce que vous ne voulez pas, car sans aller bien loin...

ADRIEN. Comment, ici même, dans cette maison ?

CYDALISE. Certainement.

ADRIEN. Qui donc ?

CYDALISE. Mais moi.

ADRIEN. Vous !

CYDALISE. Est-ce que cela vous étonne ?

ADRIEN, vivement. Oh ! du tout. (*A part.*) Par exemple, si je m'attendais à celle-là.

CYDALISE. On m'avait surnommée la belle distillatrice.

ADRIEN. Je le crois. (*A part.*) En 1800, au moins.

CYDALISE. On trouvait que j'avais de grands airs... des airs de souveraine.

ADRIEN, la regardant. Le fait est qu'elle est passablement mûre.

CYDALISE. Ce n'est pas que j'en tire vanité... oh ! non, je suis trop au-dessus de cela; et si je consentais à figurer dans votre galerie, ce ne serait que pour vous rendre service.

ADRIEN. Je n'aurais jamais osé vous le demander.

CYDALISE. Enfant !... est-ce qu'il ne faut pas se sacrifier pour ses amis ?.. A quand la première séance ?

ADRIEN. Demain, si vous voulez; je prévendrai le dessinateur. (*A part.*) Je lui dirai de flatter, en beau... bien entendu.

CYDALISE. C'est convenu... Vous ferez un genre charmant.

ADRIEN. Ah ! madame Bouclé, je ne mérite vraiment pas...

CYDALISE. Laissez-*donc*... Je vais m'occuper de ma toilette... A bientôt, Adrien, à bientôt, mon ami.

ADRIEN, *la reconduisant jusqu'à la porte de son appartement*. A bientôt.

SCÈNE VI.

ADRIEN, *seul*.

Où diable l'amour-propre va-t-il se nicher?.. Madame Bouclé qui, après la cinquantaine, veut figurer parmi les *Belles femmes de Paris*, elle qui, à vingt ans, était tout au plus passable... Enfin, résignons-nous, c'est ma belle-mère... et puis, il faut bien des ombres à un tableau.

SCÈNE VII.

ADRIEN, BISTO, puis NINA, FÉLICIE, AIMÉE.

BISTO, *annonçant*. Les couturières de Paris!

ADRIEN. Les couturières, qu'est-ce que cela veut dire? (*à Bisto*) Fais entrer.

Bisto fait un signe aux arrivantes et se retire.

NINA, FÉLICIE, AIMÉE.

Air: Un ami nous appelle.

L'espoir guide nos âmes,
Combien il semble doux!
Le lieu des Belles Femmes,
C'est notre rendez-vous.

FÉLICIE, *bas à Nina*. Nina, c'est toi qui dois porter la parole.

NINA. Sois tranquille, tu vas voir si je sais m'acquitter de ma mission. (*haut et à Adrien*) Monsieur, ayant appris par les mille et une voix de la renommée que vous étiez fondateur d'une publication intitulée les *Belles Femmes de Paris*, nous nous présentons devant vous afin de faire partie de la susdite publication. (*Se tournant avec satisfaction du côté de ses compagnes*) Hein?

FÉLICIE, AIMÉE. Très-bien.

ADRIEN. Mesdames...

NINA. Demoiselles, s'il vous plaît.

ADRIEN. Mesdemoiselles, je serai heureux de pouvoir enrichir mon ouvrage d'aussi beaux modèles.

NINA, FÉLICIE, AIMÉE, *salaant*. Ah! monsieur...

ADRIEN. Mais pourrai-je savoir auparavant à qui j'ai l'avantage de parler?

NINA. Vous voyez devant vous, monsieur, les représentantes des trois plus célèbres ateliers de couture de la capitale... Moi, je me nomme Nina.

FÉLICIE. Moi, Félicie.

AIMÉE. Et moi, Aimée.

ADRIEN. Jolis noms, ma foi!

NINA. Je demeure rue du Cœur-Volant.

FÉLICIE. Je reste rue de la Femme-sans-Tête.

AIMÉE. Je loge rue du Chat-qui-Pêche.

ADRIEN. Tous quatre distingués.

NINA. Et nous entreprenons tout ce qui concerne notre partie, robes, manteaux, jupons, camisoles, tabliers, peignoirs, bonnets grecs et caleçons.

ADRIEN. Des caleçons aussi!

NINA. Lorsque l'occasion s'en présente... Une couturière ne refuse jamais rien, c'est connu.

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, BISTO, puis FLORA, ROSALIE, MARGUERITE.

BISTO, *annonçant*. Les fleuristes de Paris!

ADRIEN. Comment?..

FLORA, ROSALIE, MARGUERITE.

Air précédent.

L'espoir guide nos âmes,
Combien il semble doux!
Le lieu des Belles Femmes,
C'est notre rendez-vous.

FLORA, *à Adrien*. Monsieur, sachant que vous publiez une galerie des plus belles femmes de Paris, nous croyons vous rendre service en venant vous prier de nous y faire figurer; nous sommes déléguées près de vous par le corps des fleuristes, corps avantageusement connu sous tous les rapports. Celle qui vous parle se nomme Flora, et mes deux collègues que voici s'appellent Rosalie et Marguerite.

ADRIEN. Trois fleurs de plus qui viendront embellir ma collection, mesdemoiselles.

FLORA, ROSALIE, MARGUERITE, *s'inclinant*. Ah! monsieur...

NINA, *à ses compagnes*. Ah ça! est-ce qu'elles croient qu'elles vont passer avant nous.

SCÈNE IX.

LES MÊMES, BISTO, puis FRANCESCA, LÉONTINE, ZOË.

BISTO, *annonçant*. Les modistes de Paris!

ADRIEN. Encore!... mais c'est un véritable déluge.

FRANCESCA, LÉONTINE, ZOË.

Air précédent.

L'espoir guide nos âmes,
Combien il semble doux!
Le lieu des Belles Femmes,
C'est notre rendez-vous.

LÉONTINE, *bas à Francesca*. Ne va pas nous compromettre, Francesca.

FRANCESCA. Laisse donc, je suis sûre de ma langue; je l'ai assez montrée pendant mon voyage en Angleterre.

ADRIEN, *s'avançant vers les nouvelles venues*. Mesdemoiselles...

FRANCESCA. Mesdames, si vous le voulez bien; nous sommes toutes mariées... (*baissant la voix*) plus ou moins secrètement. (*haut*) Est-ce à Monsieur l'entrepreneur des *Belles Femmes* que j'ai l'honneur d'adresser directement la parole?

ADRIEN. A lui-même.

FRANCESCA. Je suis heureux, monsieur, de vous rencontrer sous mes pas.

ADRIEN. Le bonheur est pour moi, madame.

FRANCESCA. Voilà qui n'est pas d'un insé-cible, et je devrais vous remercier, mais ça nous ferait perdre du temps... Allons au fait.

ADRIEN. Je ne m'y oppose pas.

FRANCESCA. Savez-vous bien, monsieur... (*cherchant*) monsieur... Votre nom, sans indis-crétion... M m'est impossible de causer avec les personnes, sans les appeler par leur nom... C'est une habitude d'enfanté.

NINA, à ses compagnes. Quel tort !..

FLORA, aux siennes. Ce genre !..

ADRIEN, à part. Elle est très-originale. (*haut*) Je me nomme Adrien Verneuil.

FRANCESCA. Adrien me suffit, reprenez le Verneuil... J'ai toujours eu une prédilection pour les prénoms, et j'appelle tous mes cousins par leurs noms de baptême... J'ai vingt-deux cousins.

NINA, à ses compagnes. Ses cousins, comme !..

ADRIEN, à Francesca. Il paraît que vous êtes d'une famille nombreuse.

FRANCESCA. Nous tenons des champignons... Mais pour en revenir à l'objet qui nous amène, savez-vous bien, monsieur Adrien, que la seule annonce de votre publication a jeté le trouble parmi nos ateliers de mode.

ADRIEN. Il se pourrait ?

FRANCESCA. La rue Vivienne ne dort plus, la place de la Bourse en devient folle, et le Palais-Royal danse le galop... Le galop, vous comprenez.

ADRIEN. Ne faisons pas de cantans.

FRANCESCA. Ah ! c'est une heureuse idée que vous avez eue là. Grâce à vous, cette portion intéressante du genre humain, la beauté, sortira enfin d'un oubli honteux ; car c'est étonnant, M. Adrien, comme on fait peu attention aux jolies femmes dans le siècle où nous avons le malheur de vivre.

NINA. Et, comme monsieur l'a fort bien dit dans sa première livraison, la laideur s'étale effrontément à tous les regards.

FRANCESCA, à part. Ah ! ah ! il paraît que nous avons des concurrents.

FLORA. Qu'on soit laide chez soi, en famille, comme l'a encore si bien dit monsieur, soit !

NINA. Mais qu'on ne vienne pas montrer publiquement un nez de travers, des yeux coque-licots ou un menton de galoche.

ADRIEN. Permettez, j'ai dit un menton à la poulaine.

NINA. Un clerc d'huisier, notre voisin du sixième, nous a expliqué que c'était la même chose... un petit jeune homme bien gentil, ma foi !

Air : Adieu, je vous fais, bois charmant.

Laide trénant dans un comptoir
On laide trénant sur la scène,
Voilà ce qu'on ne saurait voir
Sans éprouver certaine peine.
De nos chefs d'établissements
Elles causent seul s la détresse :
L'une repousse les chalands
Et l'autre fait siffler la pièce.

FRANCESCA. Désormais, on ne passera plus d'un œil indifférent devant nos magasins ; on

cherchera, au contraire, à apercevoir la petite bouche, la petite oreille, le petit nez, la petite main ou le petit pied que vous aurez dé-peints, car j'ai vu que vous rendiez compte de nous comme d'une pièce de comédie, en détail. Ça nous arrange, les modistes ne craignent au-cune concurrence.

NINA, FÉLICIE, AYMÉE, s'avancant. Ni nous non plus.

FLORA, ROSALIE, MARGUERITE, de même. Ni nous.

FRANCESCA. Ainsi, M. Adrien, c'est convenu, vous me mettez dans la galerie des Belles Femmes, ainsi que mes deux amies ci-jointes, et nous paraîtrons dans la prochaine livraison avec nos trois portraits. Sans vanité, c'est ce que vous aurez encore donné de mieux.

FLORA, ROSALIE, MARGUERITE. Et nous aussi.

NINA, FÉLICIE, AYMÉE. Et nous aussi.

ADRIEN. Avec la meilleure volonté du monde, cela me serait tout-à-fait impossible, mesdames. Vous avez trop de charmes et d'attraits pour que seize pages d'impression puissent en contenir l'analyse ; et, quant à vos portraits, la diffi-culté est encore plus grande : nous n'en pu-bliions qu'un par livraison.

FRANCESCA. Alors ce sera le mien.

FLORA. Monsieur me donnera la préférence.

NINA. Monsieur me rendra justice, c'est moi qui suis venue la première.

TOUTES, entourant Adrien. Moi, monsieur, moi, moi !..

ADRIEN, se bouchant les oreilles. De grâce, mesdames, entendez-vous. (*à part*) Quel va-carme ! on se croirait à la chambre des députés. (*haut*) Vous comprenez qu'on ne peut délibérer ainsi ; mais je conçois un projet : retirez-vous dans les bureaux... c'est-à-dire dans les pièces voisines... là, vous nommerez une commissai-resse par chaque corps d'état, et je vous écou-terai ensuite.

TOUTES. Approuvé ! approuvé !

Air d'Une Femme Raisonnable.

Allons toutes de ce pas
Faire choix avec adresse
De notre COMMISSAIRESS,
Pour finir tous ces débats !

Elles se rendent trois par trois dans les cabinets voi-sins.

SCÈNE X.

ADRIEN, seul.

Dieu merci ! m'en voilà débarrassé pour quel-ques instans. Cet empressement est flatteur, je ne dis pas, mais il est fatigant... (*tirant sa montre*), midi, et l'on m'attend à l'imprimerie pour corriger l'éprouve de la livraison de demain ; vite, courons... M. Bouclé !... Bon, il me rem-placera auprès de ces dames et les mettra d'ac-cord... s'il peut.

SCÈNE XI.

ADRIEN, BOUCLÉ.

BOUCLÉ. Mon client Adrien, le contrat sera prêt dans une couple d'heures.

ADRIEN. Mon excellent M. Bouclé, je vous remercis infiniment de la peine que vous avez prise... mais pardon, il faut que je sorte.

BOUCLÉ. A l'instant même?

ADRIEN. Oui, pour une affaire pressée. (*A part et jetant un coup d'œil sur les localités voisines.*) J'ai si peur qu'elles ne reviennent. (*Haut*) Il y a là quelques clients qui attendent, vous voudrez bien avoir l'obligeance de me remplacer auprès d'eux.

BOUCLÉ. Des cliens... des souscripteurs sans doute?

ADRIEN. Oui, oui, des souscripteurs... enfin, vous verrez... arrangez ça pour le mieux... je me sauve.

Il sort vivement.

SCÈNE XII.

BOUCLÉ, seul.

Arrangez ça pour le mieux, il n'y a qu'un moyen de les arranger, c'est de recevoir leur argent; c'est bien facile. (*Allant au fond.*) Bisto, fais entrer les personnes qui...

SCÈNE XIII.

BOUCLÉ, FRANCESCA, NINA, FLORA.

TOUTES TROIS, arrivant d'un côté différent.

Air: Ça viendra (Poletais).

Me voilà (ter.)
Prête et dispose
A défendre notre cause;
Me voilà (ter.)
Qui l'emportera?
Ce sera nous, oui-dà!

FLORA.

Quand eut lieu le scrutin,
Chaque bulletin
Fut pour moi beuin.

NINA.

Nulle objection
A ma mission;
Je l'ai remporté
A l'unanimité.

FRANCESCA.

Un honneur
Si flatteur
Fait battre mon cœur
De joie et d'honneur!
Pour sout'nir nos droits,
Nous étions, là, trois;
J'eus toutes les voix,
Y compris la mienn', je crois.

TOUTES TROIS.

Me voilà, etc.

BOUCLÉ, *à part*. Oh! oh! les cliens sont des clientes. (*Se frottant les mains.*) J'aime mieux ça, il y a toujours quelque chose à gagner avec le beau sexe.

FLORA. Eh bien! il n'est plus là.

FRANCESCA. M. Adrien se serait envolé, ah!...

BOUCLÉ. Je le remplacerai auprès de vous, mesdames, si vous voulez bien le permettre; il

m'a remis ses pouvoirs, et, moi ou lui, c'est absolument la même chose.

FLORA, *à part, le regardant*. Pas tout à fait.

NINA, *de même*. Ah! qu'il est vieux.

FRANCESCA, *de même*. Dieu! qu'il est laid.

BOUCLÉ, *à part*. Elles ont l'air de me regarder avec satisfaction, tâchons d'être à la hauteur du moment. (*A Francesca avec galanterie.*) Combien désirez-vous d'exemplaires?... Vous serez le trois mille-unième souscripteur.

FRANCESCA. Mais il n'est pas question...

BOUCLÉ. Ah? il s'agit d'autre chose, souffrez en ce cas... (*Passant auprès de Flora.*) Combien désirez-vous d'exemplaires? Vous serez le trois mille unième sous...

FLORA. Mais, monsieur, vous vous trompez.

BOUCLÉ. Aussi?... permettez alors... (*Passant auprès de Nina.*) Combien désirez-vous d'exemplaires?... Vous serez le...

NINA. Mais vous ne savez donc rien?

BOUCLÉ. Il paraît.

NINA. Eh bien! je vais vous conter ça.

FRANCESCA, *se glissant entre eux*. Du tout, ce sera moi.

NINA. Pourquoi vous plutôt qu'une autre?

TOUTES TROIS, *à la fois*. Monsieur, nous venons pour...

BOUCLÉ. Mesdames, je n'ai que deux oreilles, je vous en prie, ménagez les.

FRANCESCA, *à Bouclé*. Soyez tranquille, je narre très-bien... c'est du velours.

NINA, *à part, avec dépit*. Oh! la modiste.

FRANCESCA. Apprenez donc, monsieur... monsieur... votre nom, sans indiscretion?... Il me serait impossible de causer sans cela... c'est une habitude d'enfance.

NINA. Eh! mon dieu, mademoiselle, vous l'avez déjà dit.

FLORA. Il y a à peine une heure.

FRANCESCA. Ce n'est pas à vous qu'on parle. (*à Bouclé.*) Votre nom, s'il vous plaît?

BOUCLÉ. Bouclé, ancien distillateur.

FRANCESCA. C'est dommage que je ne vous aie pas connu autrefois, vous m'auriez vu souvent chez vous... Mais vous avez été baptisé, je suppose.

BOUCLÉ. Drôle de question!... Mais certainement, sous le nom d'Isidore Bouclé, paroisse Saint-Médard.

FRANCESCA. Zidore, c'est un très joli nom... J'ai connu beaucoup de Zidore dans le cours de mon existence.

BOUCLÉ, *à part*. Elle est ravissante.

FRANCESCA, *à part*. Bon! le vieux qui me fait des yeux en coulisse. (*Haut.*) Sachez, M. Zidore, qu'il s'agit de décider lequel des divers corps que nous représentons aura le droit et l'honneur de figurer dans la première livraison des *Belles Femmes*.

BOUCLÉ. Ah! bon, j'y suis maintenant.

FRANCESCA. Y êtes-vous? (*Le prenant gentiment par le bras.*) Vous comprenez, mon bon monsieur Zidore, que les modistes doivent avoir la préférence.

BOUCLÉ. Cela me paraît de toute justice.

FLORA, *de même*. M. Bouclé a trop d'esprit pour ne pas apprécier toutes les raisons qui parlent en faveur des fleuristes.

BOUCLÉ. Je vous approuve.

NINA, *de même*. Monsieur comprendra que l'état de couturière est le plus utile de tous à la société et mérite, par conséquent, le plus d'être encouragé.

BOUCLÉ. Vous avez parfaitement raison.

FRANCESCA. Ah ! ça, M. Zidore, avons-nous affaire à un homme ou à une girouette ?.. Quoi ! vous donneriez gain de cause à des fleuristes... à des couturières !..

FLORA. Les fleuristes vous valent bien, mademoiselle.

NINA. Et les couturières aussi... On peut se passer de bonnets, de chapeaux, on ne se passera jamais de robes.

FRANCESCA. Il ne s'agit pas de chiffons, il s'agit de beauté, et tout le monde sait par expérience que c'est dans le corps des modistes que se trouvent les plus jolies femmes.

NINA. M. Bouclé nous tiendra compte des méurs.

FRANCESCA. Monsieur ne s'arrêtera pas à de pareilles niaiseries.

NINA. Il serait indécent de faire figurer des modistes dans un ouvrage qui doit aller à la postérité.

Air de l'Apothicaire.

Mon esprit ne montra jamais
Aucun penchant pour la satire,
Et cependant, si je voulais,
Sur vous que de choses à dire.

FRANCESCA. Mademoiselle Nina !..

NINA, *continuant*.

Tous vos démentis seraient vains ;
Oui, sans crainte des épigrammes,
Dans votre amour pour le prochain,
Vous ne coiffez pas que les dames.

FRANCESCA. C'est l'envie qui vous fait parler, ma chère.

Même air.

On sait aussi parfaitement
Ce que valent les couturières ;
N'attrapant jamais un amant,
Elles logent sous les gouttières.
Vous pouvez, sans peine, en ce cas
Fort bien vous passer d'être belles,
Puisque vous n'avez que des chats
Pour vos admirateurs fidèles.

NINA. Oh ! mon Dieu, mademoiselle, ne vantez donc pas tant votre beauté. Sous ce rapport-là, comme sous tous les autres, les couturières ne vous craignent nullement.

FLORA. Ni les fleuristes non plus.

FRANCESCA. Oh ! que nenni, mademoiselle Flora ; on sait que dans votre état on est obligé de spéculer.

FLORA. Qu'est-ce à dire, mademoiselle Francesca ?

FRANCESCA.

Même air.

De vos chiffons, dits nouveautés,
Je ne ferai pas l'analyse ;
Mais si vous étiez des beautés,
Vous nuiriez à la marchandise.
Comme de vos fleurs très souvent
Les couleurs se trouvent surannées,
Il faut, pour tromper le chaland,
Des figur's encor plus fanées.

FLORA. Vous êtes une insolente !

BOUCLÉ, *à part*. Mademoiselle Francesca met les pieds dans le plat.

NINA. C'est une horreur de se comporter ainsi.

FLORA, NINA. A bas la modiste ! à la porte !

BOUCLÉ. Mesdames, calmez-vous.

FLORA, NINA, *criant encore plus fort*. Non, non, à la porte ! à la porte !

FRANCESCA, *riant*. Voilà des belles femmes qui ressemblent à des furies.

NINA, FLORA. Ah ! c'est trop fort, il faut nous venger d'elle.

Elles veulent se jeter sur Francesca, qui se réfugie derrière Bouclé.

BOUCLÉ, *s'efforçant de les retenir*. De grâce, mesdames... si on vous entendait..

ENSEMBLE.

Air de Mademoiselle Clairon.

NINA, FLORA.

Dieu ! quels discours... quel ton !
Tout excite ma rage ;
D'un aussi grand outrage
Je veux tirer raison.

FRANCESCA.

Dieu ! quel air furibond !
Mais voyez donc leur rage...
D'un aussi grand outrage,
C'est ça, tirez raison.

BOUCLÉ.

Dieu ! quel air furibond !
Mais voyez donc leur rage...
Croyez-moi, de l'outrage
Ne tirez pas raison.

NINA, FLORA, *à Bouclé*.

Ah ! laissez-nous
L'accabler d'coups ;

Pourquoi prendre sa défense ?

FRANCESCA, *toujours galement*.

Pas de courroux ;

Rappelez-vous

Qu'la vérité seule offense.

ENSEMBLE.

NINA, FLORA.

Dieu ! quels discours... quel ton, etc.

FRANCESCA.

Dieu ! quel air furibond, etc.

BOUCLÉ.

Dieu ! quel air furibond, etc.

SCÈNE XIV.

LES MÊMES, CYDALISE.

CYDALISE, *arrivant par le fond*. Bon Dieu, que se passe-t-il donc ici ?.. Mon mari avec trois femmes !..

Elle s'appuie contre la muraille.

FRANCESCA, *à Nina et Flora*. Quand vous me déchireriez la figure, mesdemoiselles, ça prouverait seulement que vous êtes les plus fortes et non pas les plus belles... C'est à Zidore à décider la question.

CYDALISE, *à part*. Elle connaît son nom de baptême !

NINA. Voyons, monsieur, prononcez-vous.

BOUCLÉ. *Méchant tant d'attraits et de grâces, cela est bien difficile.*

CYDALISE, à part. Oh ! le monstre.

FRANCESCA, bas à Bouclé. Je vous contreprenais... je passerais ce soir à huit heures précises devant la fontaine des Innocents.

NINA, qui est venue se placer tout doucement derrière eux. Ah ! vous donnez des rendez-vous à monsieur, mademoiselle Francesca.

CYDALISE, à part. Des rendez-vous ?

FRANCESCA. Eh ! vous ne savez ce que vous dites, ma chère.

NINA. J'ai très-bien entendu, allez. Vous devez vous trouver ce soir, à dix heures, en face de la rue des Vertus.

FRANCESCA. La rue des Vertus, je n'y ai jamais passé de ma vie.

NINA. Ce ne serait pas la première fois que cela vous arriverait.

CYDALISE, s'avancant. Ce n'est pas la première fois !...

BOUCLÉ, à part. Ciel ! ma femme...

FRANCESCA. D'où sort-elle celle-là ?

CYDALISE, à Bouclé. Perdfide que vous êtes !

BOUCLÉ. Cydalise, permets...

CYDALISE. Vous n'avez pas honte à votre âge de vous comporter ainsi.

BOUCLÉ. Mais, ma bonne, je t'assure qu'il y a erreur.

FRANCESCA, gaiment. Est-ce que madame vient pour se faire mettre dans la galerie des Belles femmes de Paris ?

NINA. Pourquoi pas ? ce ne serait pas le portrait le moins curieux.

FLORA. Ni le moins original.

CYDALISE, furieuse. Vous l'entendez, monsieur !... Si ces trois je ne sais qui...

FRANCESCA, NINA, FLORA, avec dignité. Madame !..

CYDALISE. N'étaient pas sûres de votre appui, elles ne se permettaient pas de m'insulter à ce point.

FRANCESCA, à Bouclé. Ah ! bon, je comprends... c'est une ancienne... vous êtes ancien... embrassez-vous, et que ça finisse.

BOUCLÉ. Mademoiselle !...

CYDALISE.

Ain du Serment.

Vos secrets sont connus ;
Quoi ! sans peur du scandale,
Vous braviez la morale
Ce soir ru' des Vertus !

ENSEMBLE.

Vos secrets sont connus, etc.

BOUCLÉ.

Mes secrets t'ont connus ;
Mais j'ai trop la morale !
Pour faire du scandale,
Surtout ru' des Vertus !

FRANCESCA, NINA, FLORA.

Que de cris superflus
Au nom de la morale.
Ont-ils peur du scandale,
Surtout ru' des Vertus !

CYDALISE. Ah ! il ne vous en faut que trois à la fois.

BOUCLÉ. Tant que tu ne m'écouteras pas davantage, ma bien aimée...

CYDALISE. Foa Salomon n'était qu'un enfant à côté de vous.

Elle se dispose à regagner son appartement.

BOUCLÉ. Ma Cydalise, je t'en prie.

CYDALISE, entrant. Ah ! laissez-moi.

BOUCLÉ, la suivant. Mon ange... mon trésor !

NINA, FLORA, s'adressant à lui. Monsieur Bouclé...

BOUCLÉ, se retournant. Voulez-vous bien me lâcher.

NINA, FLORA. Oh ! nous ne vous quittons peut-être que nous ne l'ayons emporté.

Elles entrent avec lui.

SCÈNE XV.

FRANCESCA, seule.

Mieux, allez, mes chères rivales ; moi, je reste ici pour attendre le petit brun. Il n'y a rien à faire avec l'ancien régime ; mais après de l'autre, c'est différent. Foi de modiste, je temporerai la victoire, ou j'y perdrai mon beau nom de Francesca... Distinctement, le voici !

SCÈNE XVI.

FRANCESCA, ADRIEN.

ADRIEN, entrant. J'espère que maintenant ces demoiselles sont loin. *(S'avancant.)* Peste, en voici encore une.

FRANCESCA. Savez-vous, M. Adrien, que vous n'êtes pas trop galant... Laisser ainsi des dames à la merci d'un octogénaire !

ADRIEN. Est-ce que M. Bouclé ?..

FRANCESCA. Votre vieux... il n'a fait que des bêtises... c'est un vilain tour que vous nous avez joué-là et je devrais vous en vouloir.

ADRIEN. Il a fallu qu'une affaire importante me forçât à sortir, croyez-le bien.

FRANCESCA. Pas d'excuses... on vous pardonne, mauvais sujet.

ADRIEN, à part. Oh ! mon Dieu, voilà un laisser-aller qui m'effraie.

FRANCESCA. Mais c'est à condition que vous céderez à ma demande ; vous vous la rappelez ?

ADRIEN. Parfaitement, mais il est bon que je sache auparavant ce qui peut être décidé en mon absence.

FRANCESCA. Instilb... j'ai bien vu ce matin que votre choix s'était fixé sur moi.

ADRIEN. Sur vous ?

FRANCESCA. Oui, oui, vous m'avez lancé certains regards.

ADRIEN. Moi ?

FRANCESCA. Avouez-le, maintenant que nous sommes seuls.

ADRIEN. Mais du tout, vous vous trompez ; je n'ai pas plus pensé à vous qu'aux autres.

FRANCESCA, piquée. Ah ! là réponse est impertinente.

SCÈNE XVII.

LES MÊMES, ANAIS.

ANAIS. Savez-vous, M. Adrien, ce qui s'est

passé ? Mes parents sont fâchés l'un contre l'autre... maman, surtout, paraît furieuse.

ADRIEN. Mon dieu non, je ne sais rien... Je rentre à l'instant.

ANAI. Comme c'est malheureux, le jour où nous devions signer notre contrat de mariage.

FRANCESCA, *à part*. Ah ! cette petite est sa future.

ADRIEN. Mais j'espère que ce ne sera pas un motif de retard.

ANAI, *avec doute*. Ah ! ils ont tous deux l'air bien animé.

FRANCESCA, *à part*. Je l'apprendrai à me refuser. (*Haut et s'approchant d'Adrien.*) Comment, Adrien, vous vous mariez et vous ne m'en avez rien dit.

ADRIEN, *étonné*. Pourquoi vous l'aurais-je dit ?
FRANCESCA. Pourquoi ? pottrquoi ?.. Ah ! Adrien, je n'aurais jamais attendu cette réponse de vous... après toutes les promesses que vous m'avez faites !

ANAI, *à Adrien*. Que dit-elle ?
ADRIEN. Mademoiselle, cessez, je vous prie, une plaisanterie peu de saison.

FRANCESCA. Ah ! voilà bien les hommes... croyez donc encore à leurs sermens. (*À Anai*) Je n'avais qu'un cœur, mademoiselle, un seul, et dans ma candeur, je le lui avais donné... Il me promettait le mariage.

ANAI. Le mariage !
ADRIEN. Ne croyez pas cette femme, Anai ; je l'ai vue aujourd'hui pour la première fois.

FRANCESCA. Pour la première fois... Ingrat ! tu as donc déjà oublié le temps où tu venais m'attendre tous les soirs à la sortie de mon magasin de modes.

ANAI, *avec dédain*. Une modiste !
FRANCESCA. Au clair de la lune... Je travaillais alors rue du Croissant.

ADRIEN. Vous tairez-vous, malheureuse.
FRANCESCA, *continuant*. Je sais, tu étais ambitieux... tu as voulu faire un mariage qui comble tes desirs... épouser une dot, et comme je n'avais pas le sou...

ANAI, *vivement*. Mademoiselle, avez-vous des preuves de ce que vous venez d'avancer.

ADRIEN. Aucune.
FRANCESCA. Des boisseaux.

ADRIEN, *furieux*. Si vous ajoutez un mot...
ANAI. Laissez, monsieur, laissez parler librement mademoiselle, ou sinon je croirais à tout.

ADRIEN. Eh bien qu'elle parle donc... je la mets au défi de citer une seule circonstance.

FRANCESCA. Tu me défes, quand mille souvenirs d'un temps fortuné, déjà bien loim, hélas ! viennent assiéger ma pensée.

Air de la partie carrée.

Chaque printemps, quand l'herbe est fleurie,
Nous accourions vers Enghien sans retard ;
Au carnaval, époque de folie,
Tu me menais au bal chez M'sieur Moustif.
Puis, dans l'ardeur qui consumait nos âmes,
Quand nous passions auprès d'un petit four,
Combien de fois ensemble nous mangâmes
La galette de l'amour.

Tout chaud, c'était si bon.

ANAI, *voulant se retirer*. Ah ! c'en est trop.

ADRIEN, *la retenant*. Anai, je vous jure que chacune de ses paroles est un mensonge.

ANAI. Oh ! non, monsieur, tout me prouve, au contraire, qu'elle dit la vérité... me tromper, moi, qui avais pleine confiance en vous et qui croyais que vous n'aviez jamais aimé d'autre femme.

ADRIEN. En vous le disant, j'étais sincère.
ANAI. M'épouser pour ma dot !... Cette union est désormais impossible.

ADRIEN. Je vous en supplie, ne prononcez pas un tel arrêt.

FRANCESCA. C'est moi-même qui vous le demande, mademoiselle... oui, je serai généreuse... je lui rends sa liberté... (*À part*) puisque je ne peux pas faire autrement... (*Haut*) Va, Adrien, et tâche d'être heureuse auprès d'une autre ; quant à moi... ah !... ah !...

Elle fait mine de s'essuyer les yeux.

ANAI. Adieu, monsieur.
ADRIEN. Anai, de grâce, écoutez moi.
ANAI. Non, ne me retenez pas plus longtemps. (*avec sensibilité*) Adrien, je n'aurais jamais attendu cela de vous.

Elle sort précipitamment.

FRANCESCA, *gagnant en riant une des pièces voisines*. Maintenant, rejoignons mes collègues et partons.

SCÈNE XVIII.

ADRIEN, puis BOUCLÉ.

ADRIEN, *hors de lui*. Que le diable emporte toutes les modistes de Paris !

BOUCLÉ, *arrivant vivement*. Que Sataa enlève toutes les fleuristes de la capitale, sans oublier, bien entendu, les couturières.

ADRIEN, *de son côté*. Voilà donc mon mariage rompu.

BOUCLÉ, *du sien*. Impossible de faire revenir ma femme.

ADRIEN, *de même*. L'indignation s'empara de moi.

BOUCLÉ, *de même*. Je sens ma tête qui démentage.

ADRIEN. Oh ! quand une femme se venge, elle y met une perfidie rare.

Ici, ils se trouvent face à face.

BOUCLÉ. A qui en avez-vous donc, mort chier Adrien ?... Vous êtes d'une agitation...

ADRIEN. A qui j'en ai, vous me le demandez... à elle.

BOUCLÉ. Anai ! (*À part*) Est-ce que Cyralise... (*Haut*) Comment, la chose vous concernerait également.

ADRIEN. Mais plus que vous, j'imagine.
BOUCLÉ. Plus que moi, permettez...

ADRIEN, *avec emportement*. N'a-t-elle pas rompu mon mariage ?...

BOUCLÉ. Bah !... et à quel propos ?

ADRIEN. Elle s'est pendue à mon bras, et du ton le plus familier, m'a reproché de prétendues trahisons envers elle.

BOUCLÉ, *à part*. Quoi ! ma femme se serait pendue...
ADRIEN. Et tout cela devant Anai, qui l'en a crue sur parole.

BOUCLÉ, *stupéfait*. Devant ma fille !...

ADRIEN. Vous comprenez bien, mon cher monsieur Bouclé, qu'il n'y a pas un seul mot de vrai.

BOUCLÉ. Parbleu! monsieur, ce n'est pas à moi, je pense, que vous diriez la vérité.

ADRIEN. Pourquoi pas?

BOUCLÉ. Je vous trouve charmant.

ADRIEN. Vous même, avant votre mariage, n'avez-vous pas fait nombre de conquêtes? Mon dieu, c'est l'histoire de tous les jeunes gens.

BOUCLÉ. Oui, mais je n'ai jamais convoité la femme d'autrui, moi, monsieur.

ADRIEN. Vous le dites...

BOUCLÉ, *avec chaleur*. Jamais, monsieur.

ADRIEN. Et je vous crois... mais, dans tous les cas, soyez sûr que si j'avais eu des relations avec cette modiste, je l'avouerais franchement.

BOUCLÉ. Une modiste!... de qui diable me parlez-vous?

ADRIEN. Mais de m^{lle} Francesca, ce me semble.

BOUCLÉ. De M^{lle} Francesca!... Ah! pardon, mon ami, pardon... Si vous saviez... vous m'avez fait une peur... J'ai cru qu'il s'agissait de ma femme.

ADRIEN. De votre femme?... Mais où avez-vous donc la tête, M. Bouclé?

BOUCLÉ. Je ne sais pas au juste... on la perdrait à moins... Vous avez à vous plaindre de M^{lle} Francesca, moi c'est de M^{lles} Nina et Flora... J'aurais parié que cela finirait mal avec toutes ces femmes en a... des Italiennes!

ADRIEN. De la rue du Chat-qui-pêche.

BOUCLÉ. Elles ont exaspéré Cydalise par leurs discours mensongers.. Cydalise veut me traîner devant les tribunaux... plaider en séparation.

ADRIEN. Il se pourrait!

BOUCLÉ. Mon Dieu, oui... Une séparation à notre âge... avec ça que je tenais à ma femme.. C'est bête, mais, vous savez, l'habitude... Ah! pourquoi m'avez-vous fourré dans vos *Belles Femmes*?... Je les trouve hideuses, maintenant.

ADRIEN. Moi aussi, je vois que tout n'est pas roses dans le métier de la galanterie... Mais ne nous tenons pas pour battus, il faut nous venger à notre tour.

BOUCLÉ. C'est ça, vengeons-nous.

ADRIEN. Mais comment?

BOUCLÉ. Ah! oui, comment.

ADRIEN. Cherchez donc un moyen d'y parvenir, M. Bouclé... vous qui avez de l'esprit.

BOUCLÉ. J'en avais beaucoup autrefois, quand j'étais distillateur, mais à présent...

ADRIEN, *vivement*. M. Bouclé!

BOUCLÉ, *de même*. Mon ami?

ADRIEN. Nous sommes sauvés... notre entreprise a fait tout le mal, notre entreprise le réparera.

BOUCLÉ. Très-bien, mais expliquez-moi..

ADRIEN. C'est inutile... J'entends justement nos antagonistes, appuyez-moi ferme.

BOUCLÉ. En aveugle alors.

ADRIEN. Oui, et criez comme un sourd, ça n'en vaudra que mieux.

BOUCLÉ. Comme un sourd, soit.

Il apprête ses poumons.

SCÈNE XIX.

LES MÊMES, FRANCESCA, LÉONTINE, ZOË, NINA, FÉLICIE, AIMÉE, FLORA, ROSALIE, MARGUERITE.

Elles arrivent trois par trois, dans le même ordre qu'elles se sont retirées précédemment dans leurs salles de délibérations.

CHOEUR.

Air de la Tirelire.

Retirons-nous,
Sans plus d'courroux;
La journée
Est terminée.
Braver nos coups,
Les pauvres fous!

Se venger est bien trop doux!..

FLORA, *s'approchant de Bouclé*. Salut, monsieur Zidore.

BOUCLÉ. Bien le bonjour.

NINA, *de même*. Bien des choses de ma part à madame Cydalise.

BOUCLÉ. Allez vous promener.

FRANCESCA, *s'approchant d'Adrien*. Pas à revoir, monsieur l'entrepreneur des *Belles femmes*.

Elles font toutes quelques pas vers la porte du fond.

ADRIEN. Vous vous retirez satisfaites, mesdemoiselles?

FRANCESCA. Oui, parce que nous avons tiré vengeance de vos dédains insultans.

ADRIEN. Vous n'avez donc pas réfléchi que nous aussi nous pouvions prendre notre revanche.

NINA. Nous ne craignons rien.

ADRIEN. Vraiment, rien.

FRANCESCA, NINA, FLORA. Rien!

ADRIEN. Attendez.

BOUCLÉ, *à part*. Je ne devine pas encore.

ADRIEN, *qui a été prendre une livraison de l'ouvrage*. Savez-vous lire?

TOUTES TROIS. Insolent!

ADRIEN. De grâce, de nous fâchons point.

BOUCLÉ, *à part*. Je ne devine toujours pas.

ADRIEN. A vous, mademoiselle Francesca, comme étant la plus avancée.

FRANCESCA. En quoi, je vous prie?

ADRIEN. En tout... Lisez.

FRANCESCA, *lisant sur la couverture de la livraison*. Sous presse : Les Femmes I aides de Paris.

BOUCLÉ, *à part*. Ah! bon, je devine... non, pas encore... si fait, je crois.

FRANCESCA, *à Adrien*. Eh bien!

ADRIEN. Comment, vous ne devinez pas... puisque vous aimez tant la célébrité, nous vous ferons figurer dans cette publication.

BOUCLÉ, *avec enthousiasme*. Oh! bravo, j'y suis tout-à-fait.

TOUTES TROIS. Nous, ah! quelle horreur.

ADRIEN, *gaiement*. Nous vous remercions, mesdemoiselles, de nous avoir donné vos noms et vos adresses; nous aurons soin de faire imprimer tout cela en gros caractère.

BOUCLÉ. En caractère monstre, c'est celui qui convient à ces demoiselles.

FRANCESCA, à part. Oh! le vieux, si je ne me retenais...

ADRIEN. Oui, nous vous ferons connaître de toute la France... que dis-je? de l'Europe entière.

TOUTES TROIS. Mais, c'est un guet-à-pens!

BOUCLÉ. C'est moi qui vous croquerai. Je n'ai jamais dessiné de ma vie, mais c'est égal, je ne réussirai que mieux à vous rendre horribles.

FRANCESCA, exaspérée. Avez-vous de ça.

BOUCLÉ. Oui, je m'en aviserai... Mademoiselle Francesca, je vous ferai un nez dans le genre de l'obélisque de Luxor... vous, mademoiselle Flora, une taille comme celle de l'éléphant de la Bastille... et vous, mademoiselle Nina, une bouche de toute beauté... la marmite des Invalides me servira de modèle.

FRANCESCA. Ah! monsieur Adrien, vous ne voudrez pas nous jouer un pareil tour.

NINA. Vous êtes trop galant.

FLORA. Trop généreux.

ADRIEN. Tout peut encore s'arranger... à une condition.

TOUTES TROIS. Laquelle, parlez?

ADRIEN. Vous allez démentir à l'instant même, devant ces dames, tout ce que vous avez avancé.

FRANCESCA. Démentir la parole d'une modiste!...

BOUCLÉ, qui a barbouillé du papier pendant tout ce temps. Portrait de mademoiselle Francesca.

FRANCESCA, courant d'un air suppliant auprès de lui. Monsieur!...

ADRIEN. Voyons, mademoiselle Flora.

FLORA. Monsieur, les fleuristes n'ont pas pour habitude...

BOUCLÉ. Portrait de mademoiselle Flora.

FLORA, courant auprès de lui. Monsieur!...

ADRIEN, à Nina. Quant à vous...

NINA. Jamais on ne revient, dans notre partie, sur une chose dite.

BOUCLÉ. Portrait de mademoiselle Nina, jeune et intéressante couturière, demeurant rue du Cœur-Volant.

NINA, courant auprès de lui. Monsieur!...

BOUCLÉ, à Adrien. Maintenant que les dessins sont faits, si nous les envoyions chez le lithographe.

FRANCESCA, lui saisissant le bras. Arrêtez, vieillard, vous me donnez des palpitations de cœur!

NINA. Au nom du ciel, ne nous faites pas figurer dans cette affreuse publication.

ADRIEN. Vous vous exécuterez?

FLORA. Il le faut bien.

BOUCLÉ. Allons donc!

FRANCESCA, avec sentiment. M. Zidore, n'insultez pas au malheur.

NINA. Courons nous jeter toutes trois aux pieds de ces dames.

FRANCESCA, FLORA. Courons.

NINA. Mais les voici.

ADRIEN, ému. Anaïs!...

BOUCLÉ, frissonnant. Ma femme, brrr...

SCÈNE XX.

LES MÊMES, CYDALISE, ANAIS.

CYDALISE. Viens, ma fille, fuyons des lieux où l'on s'est plu à nous abreuver d'amertume.

ANAIS, pleurant. Ah! ma mère...

CYDALISE. Quittons pour toujours un toit qui n'abrite que la perfidie et la trahison.

ADRIEN, aux ouvrières. Voici le moment.

BOUCLÉ, de même. Chaud ou sinon...

FRANCESCA, à part. C'est vexant, mais enfin!... (à Cydalise) Arrêtez, madame.

CYDALISE. Encore ces femmes!.. Je vous trouve bien hardie de m'adresser la parole.

FRANCESCA. Pardonnez, madame, mais le désir de voir rendre justice à des innocens...

CYDALISE. Il n'y en a pas ici.

FRANCESCA, montrant Bouclé et Adrien. Ils le sont, je vous le jure... Oh! oui, mesdames, ce sont deux innocens, deux grands innocens... Tout ce dont vous avez été témoins n'était que fausseté et mensonge.

CYDALISE. Mais ce rendez-vous donné?

NINA. Calomnie!

ANAIS. Ces reproches adressés devant moi?

FRANCESCA. Invention!.. on nous avait blesées dans notre amour-propre, et nous nous sommes vengées.

CYDALISE, vivement. Les preuves, mesdemoiselles, les preuves.

ANAIS. Oh! oui.

FRANCESCA. Notre repentir d'abord.

NINA. Nos larmes.

FRANCESCA. Ensuite, pour achever de vous convaincre, nous danserons toutes à la noce de votre charmante demoiselle, si vous voulez bien nous faire l'honneur de nous y inviter.

TOUTES. Oui, oui.

BOUCLÉ, à part. Nous aurions-là une jolie société.

CYDALISE, se jetant dans les bras de son mari. Ah! Bouclé, Bouclé, que je suis coupable envers toi.

BOUCLÉ. Je n'en accuse que ton amour, ma Cydalise et tes passions désordonnées.

ANAIS, tendant la main à Adrien. Adrien, me pardonnerez-vous d'injustes soupçons?

ADRIEN, la saisissant vivement. Si je vous pardonne!

FRANCESCA, essuyant une larme. Ce tableau pastoral fait du bien.

ADRIEN. Mais courons vite signer l'acte qui doit précéder notre union; après de tels événements, j'ai si peur que mon bonheur ne m'échappe encore!

SCÈNE XXI ET DERNIÈRE.

LES MÊMES, BISTO.

BISTO, avec volubilité. Monsieur, les brodeuses, enlumineuses, blanchisseuses, repasseuses, fileuses, dégraisseuses, rôtisseuses, parfumeuses, ravaudeuses, brocheuses, doreuses, confiseuses, brunisseuses, polisseuses, charmarreuses, boulan-

gères, épicières, fruitières, mercières, pâtisseries, cafetières, charcutières, cordonnières, gantières, plumassières, chandeliers, giletières, chapeliers, culottières et cuisinières de Paris demandent à vous parler.

BOUCLÉ. Ouf ! quelle kirielle.

BISTO. Je crois qu'il y a même des portières... elles sont au moins deux cents.

ADRIEN. Deux cents, bon Dieu !... Renvoieles bien vite.

BISTO. Oh ! monsieur, ça ne sera pas facile.

ADRIEN. Ferme la porte.

BISTO, qui exécute l'ordre. Tenez, entendez-vous leurs cris d'impatience, avec accompagnement de parapluies et de socques ?

CHOEUR, dans la coulisse.

Air de l'Ambassadrice.

Livrez-nous donc accès,
Selon notre demande ;
Car la beauté commande,
Elle n'attend jamais.

BOUCLÉ. Mais ce sont des enragées que ces belles femmes là.

BISTO. Avec ça qu'elles savent que M. Adrien a déjà reçu d'autres personnes ; elles les traitent d'intrigantes et veulent leur faire un mauvais parti.

FRANCESCA. Elles sont capables de nous arracher les yeux.

NINA. Oh ! Dieu...

FRANCESCA. Fuyons.

TOUTES. Par où ?

ADRIEN. Par là, mesdemoiselles ; à gauche, vous trouverez un escalier dérobé. . Nous, mes amis, par ici, à droite... chez le notaire !

BOUCLÉ, CYDALISE, ANAIS. Chez le notaire !

BISTO. Mais, monsieur, que voulez-vous que je devienne en votre absence avec tout ce beau sexe ?

ADRIEN. Tu iras chercher la garde.

BOUCLÉ. Et tu le feras empoigner... le beau sexe.

CHOEUR sur la scène, en sourdine.

Air de Michel Perrin.

Eloignons-nous
En silence,
Pas d'imprudence ;
Eloignons-nous,
Allons vite, partons tous.

BOUCLÉ, au public,

Si, jetant le trouble en nos âmes,
Nous traitant ce soir sans façons,
Vous agissiez comm' des Bell's Femmes,
Nous ne s'riions psa, messieurs, jolis garçons.

REPRISE DU CHOEUR.

Eloignons-nous, etc.

La double retraite s'exécute à petits pas ; Adrien guide ses parents ; Francesca est à la tête de ses compagnes, qui se tiennent toutes par la main et forment une ligne prolongée. La toile tombe sur un grand bruit dans la coulisse.

Bayerische
Staatsbibliothek
München

FIN.